CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, Sainte-Chapelle, le 12 avril 2024. Airs de Rossini, Meyerbeer, Bellini et Liszt. MICHAEL SPYRES (baryténor), Mathieu Pordoy (piano).

Après un premier *week-end* consacré à la musique sacrée, un deuxième où a brillé notamment la star lyrique trinidadienne **Jeanine De Bique** (nous y étions), le troisième volet du **Paris Sainte-Chapelle Paris Festival** mettait à son affiche le plus célèbre "baryténor" de notre temps, l'incomparable **Michael Spyres**, accompagné au piano par **Mathieu Pordoy**. Si son répertoire s'est désormais étendu jusqu'à Wagner, après sa prise de rôle-titre de *Lohengrin* à Strasbourg le mois dernier (nous y étions aussi), c'est à ses premières amours que **Michael Spyres** revient ce soir, c'est-à-dire le *bel canto* rossinien (mais pas que…).

Formé à l'école américaine, le métier du chanteur étasunien repose sur de solides bases stylistiques, en particulier dans le contrôle du souffle, compensant la relative "nasalité" de son timbre (qui est affaire de goût…). Mais on admire surtout chez lui la qualité de son italien (aussi parfaite que son français que l'on sait particulièrement châtié), d'une netteté et d'une expressivité sans faille, ainsi qu'un sens des nuances à se pâmer, qui font florès dans les *Canzone* du cygne de Pesaro ici délivrées ("*Beltà crudele*" et "*Mi lagnero tacendo*") ou celle de Bellini "*La Ricordanza*". Plus virtuose, il ébouriffe l'assistance avec l'air final "*Cessa di piu resistere*" (*Il Barbiere di Siviglia*), qu'il conclut par un contre-Ré tonitruant. Et, dans l'hymne d'adieu à la vie "Suno funeral" extrait d'*Il Crociatto in Egitto* de Giacomo Meyerbeer, il émeut l'auditoire très international de la Sainte-Chapelle, avec des trésors d'inflexion de voix et de *diminuendi* dont il a le secret. Il conclut son récital avec les "*Tre sonetti di Petrarca*" de Franz Liszt dans lesquels il

combine douceur et intensité, en y instillant autant de chaleur que d'intimité et de poésie. Il hypnotise surtout par son sens du legato, la respiration naturelle comme par la rondeur du timbre dans tous les registres, entièrement immergé dans cette musique tantôt dramatique, tantôt méditative. Et en guise de bis, il se lance dans le célèbre "*La Danza*" de Rossini déchaîné et endiablé qui fait délirer le public.

Enfin, il serait injuste de passer sous silence la prestation de **Mathieu Pordoy**, car il s'avère non seulement un accompagnateur précis et enthousiaste, mais il délivre – en *solo* et avec *brio* – une pièce peu connue de Rossini (extraite de « *Quelques riens pour album* »), et qui permet au ténor de se reposer entre deux airs de bravoure. Et pour la petite histoire, ce 12 avril était également l'anniversaire des deux compères, et c'est dans un joyeux brouhaha multi-linguistique que les spectateurs venus en masse et du monde entier ont entonné un « Happy birthday » joyeux et improvisé !

CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, Sainte-Chapelle, le 12 avril 2024. Airs de Rossini, Meyerbeer, Bellini et Liszt. MICHAEL SPYRES (baryténor), Mathieu Pordoy (piano). Photos (c) Mélanie Florentina.

VIDEO : Michael Spyres interprète « *Cessa di piu resistere* » extrait de « Il Barbiere di Siglia » de Rossini

---

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 11 au 18 avril 2024). MESSIAEN : Saint-François d'Assise. Robin Adams / Adel Abdessemen / Jonathan Nott.

Après avoir été l'une des productions lyriques victimes de la Pandémie, le trop rare Saint-François d'Assise d'Olivier Messiaen – qu'Aviel Cahn voulait mettre à l'affiche de sa première saison à la tête du Grand-Théâtre de Genève – fait les beaux soirs de l'institution lémanique. Victime aussi d'une mauvaise réputation, à cause de sa longueur (4h30 et sa "lenteur"), l'unique opus lyrique du compositeur français est pourtant un des chefs-d'oeuvres absolus du XXème siècle, et à titre personnel, nous nous sommes aussitôt acclimatés aux interminables litanies de cet opéra très particulier. D'une insistance hypnotique démesurée, la musique a tôt fait de nous envoûter, car elle s'avère d'une incroyable envergure émotionnelle et d'une indéniable efficacité – de la mélodie suave de l'Ange musicien à l'explosion solaire du finale de l'acte III, d'un rayonnement comparable aux sublimes *Guerre-Lieder* de

Schoenberg.

Encore faut-il qu'un maître d'œuvre entraîné et/ou passionné par le "mastodonte" avance bien, ce qui est bien le cas ce soir du directeur musical de l'**Orchestre de la Suisse Romande**, le chef allemand **Jonathan Nott**, qui propose une lecture "évidente" de cette superbe partition. Quand bien même "reléguée" dans la seconde moitié du plateau genevois, la phalange romande brille par sa souplesse d'exécution, avec un chef qui a l'art de faire défiler des dizaines de pages de la partition, pour mieux mettre en exergue soudain un moment vraiment décisif. Et ainsi placé, l'orchestre – et tous ces cuivres, percussions en batterie et ondes martenot, ne font pas (pour une fois…) concurrence aux voix, à commencer par celle magnifiquement intelligible et projetée du baryton britannique **Brian Adams**. Il brille encore plus par son humanité et sa présence magnétique, et son endurance pour laquelle il possède les épaules requises. **Ales Briscein**, à l'émission haute et claire, compose un Lépreux suffisamment

crédible et poignant, tandis que la soprano française **Claire de Sévigné** offre à l'auditoire son timbre lumineux et soyeux, et avec une émission raffinée qui rendent son Ange intensément émouvant. Quant aux multiples Frères, ils s'avèrent vocalement tous irréprochables, avec un naturel convaincant et une humilité toute franciscaine dans leurs tempéraments divers, et l'on ne pourra ainsi établir de palmarès entre le Frère Léon de **Kartal Karagedik**, le Frère Massé de J**ason Bridges**, le Frère Élie d'**Omar Mancini**, le Frère Bernard de **William Meinert**, le Frère Sylvestre de **Joé Bertili** ou encore le Frère Rufin d'**Anas Séguin**. Quant au chœur maison, il se montre d'une puissance expressive qui subjugue.

Connu pour ses sculptures provocatrices (dont le fameux coup de tête de Zidane sur Materazzi), le plasticien franco-algérien **Adel Abdessemed** a été choisi par Aviel Cahn pour mettre en images l'ouvrage de Messiaen. Mais il ne joue pas ici la carte de la transgression ou de la provocation, en se montrant respectueux et en se contentant de moderniser parfois l'action, à l'instar des frères habillés de déchets divers, dont des éléments électroniques. Certaines images restent cependant énigmatiques, à l'image de cette énorme colombe ensanglantée au II, ou ce dromadaire empaillé qui monte dans les cintres, au III ? Des projections vidéos sont projetées sur deux immenses cercles qui descendent des cintres par intermittence, comme cette boule de feu qui change de couleurs et ces nombreuses images d'oiseaux… dans le fameux "prêche aux oiseaux" ! Mais hors la scénographie variée et mouvante, signée par Abdessemed lui-même, il ne se passe pas grand-chose sur scène, la direction d'acteurs étant réduite ici à son stricte minimum, avec un statisme qui réduit le champ d'action des chanteurs.

Malgré cette réserve, on salue la production, mais surtout cette œuvre puissante qui se dégage du temps pour atteindre "l'authentique permanence". On comprend qu'elle puisse en agacer certains, mais un agnostique l'apprécie pleinement.

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 11 au 18 avril 2024). MESSIAEN : Saint-François d'Assise. Robin Adams / Adel Abdessemen / Jonathan Nott. Photos (c) Carole Parodi.

VIDEO : Trailer de « *Saint-François d'Assise* » de Messiaen selon Adel Abdessemed au Grand-Théâtre de Genève

---

(46) 19ème FESTIVAL DE ROCAMADOUR, du 15 au 26 août 2024. Roberto Alagna, Eva Zaïcik, Renaud Capuçon, David Fray, La Tempête, Les Accents, Ensemble Correspondances…

En 2024, le **19ème Festival de Musique Sacrée de ROCAMADOUR**, dans la vallée de la Dordogne, illustre le thème générique de **l'Espérance…** Il affiche plusieurs concerts-événements, à partir **du vendredi 15 et jusqu'au lundi 26 août** (soit pas moins de 28 événements musicaux). **Toute la programmation** ici : https://www.rocamadourfestival.com/

Rocamadour © DR Festival de Rocamadour

Concert d'OUVERTURE le vendredi 15 août 2024 avec un récital d'orgue dans la Basilique Saint-Sauveur, lieu et écrin emblématique du Festival (« Moment d'orgue », à 12h00, par **Nicola Procaccini**, orgue. Au programme : pièces de Duruflé, Alain, Messiaen…). Ces « moments d'orgues » jalonnent le festival et composent comme des préambules aux concerts qui suivent (autres « moments d'orgues » les 16, 19, 20, 21, 22, 23, 26 août). Grands concerts événements, Vallée de l'Alzou : le 15 août à 20h30 : Récital de **Roberto Alagna** (Airs sacrés, airs d'opéra, durée 1h30 – **Orchestre Consuelo / Victor Julien-Laferrière,** direction), puis le lendemain, vendredi 16 août à 20h30, *Symphonies n°5 et 6 « Pastorale* de Ludwig van Beethoven également par l'Orchestre Consuelo / Victor Julien-Laferrière. Autre événement, le récital en solo du pianiste **David Fray**

dans les *Variations Goldberg* de J.S. Bach, le 23 août à 21h.

MUSIQUE DE CHAMBRE FAURÉENNE, pour célébrer le Centenaire de la mort de Gabriel Fauré en 2024, avec le violoniste **Renaud Capuçon** (le 17 août, 19h30, puis 21h30 : au programme, entre autres, Trio et Quatuor avec piano, « *Après un rêve* » pour violoncelle et piano…).

LE RÉPERTOIRE SACRÉ, ADN du Festival, promet des moments de grâce à la Basilique Saint-Sauveur : **GESUALDO SIX** (« *LUX AETERNAE* » : œuvres de Cristobal de Morales, Lassus, Tallis, Richard Rodney… le 18 août, 21h) ; COUPERIN : *Leçons de Ténèbres* par l'**Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles** (le 20 août, 21h, avec **Marie Lys** et **Florie Valiquette**) ; « *GLORIA SVECIAE* » par **Sébastien Daucé** et l'**Ensemble Correspondances** et l'alto **Lucile Richardot** (œuvres de Johann Christoph Bach, Pohle, Geist, Krieger, Tunder… le 22 août, 21h) ; *STABAT MATER* de Pergolèse par le sopraniste **Bruno de Sá** et le contre-ténor **Paul Figuier,** accompagnés par **Thibault Noally** et son ensemble **Les Accents** (le 24 août, 21h), et enfin « *DA PACEM* » par l'**Ensemble La Sportelle** ; au programme : *Litanies à la Vierge noire* de Poulenc, *Requiem* de Fauré… (le 26 août, 21h, clôture du Festival).

Ne manquez non plus, les concerts dans le territoire, à l'église Sainte-Marie de Souillac, et dans des sites souvent méconnus, superbes découvertes patrimoniales à (re)découvrir au moment du festival : « *A PRAYER FOR DELIVERANCE* », **Tenebrae Choir**, le 19 août, 21h, Abbatiale Sainte-Marie, Souillac) ; « *AZAHAR* » par **La Tempête** (le 21 août, 21h, même église à Souillac) ; « *MAYRIG* », musiques d'Arménie par **Eva Zaïcik**, **David Harountuninan** et **Xenia Maliarevitch** au Château de la Treyne, le 25 août, 19h), enfin « *ET IN ARCADIA EGO SUM* » par

le **Collegium Vocale Gent** et **Philippe Herreweghe** (Abbatiale Sainte-Marie, Souillac, le 25 août, 21h) : madrigaux arcadiens de Luca Marenzio, Giaches de Wert, Sigismondo d'India, Claudio Monteverdi… Sans omettre, la proposition intimiste du duo composé par le ténor **Enguerrand de Hys** et le pianiste **Paul Beynet** qui interprètent ainsi 3 récitals de mélodies françaises dans la Chapelle du Grand Couvent, à Gramat à 18h: « Contes mystiques » (le 22 août), « En prière » (le 23 août), « A Marie » (le 24 août 2024).

Tous les programmes, **la billetterie en ligne**, directement sur le site du Festival de ROCAMADOUR 2024 : https://www.rocamadourfestival.com/

Préparez votre séjour à **Rocamadour** : https://www.vallee-dordogne.com/https://www.vallee-dordogne.com/

Entretien

ENTRETIEN *avec Emmeran ROLLIN à propos du Festival de Rocamadour 2024* — *Emmeran Rollin, directeur artistique du Festival de Rocamadour, présente ses choix musicaux qui font chaque été l'âme du festival (beauté, fraternité, espoir), mais aussi qui portent les projets de plus grande ampleur, additionnels au festival, comprenant le chant choral, l'ensemble La Sportelle, un nouveau cycle de concerts… Rocamadour, lieu patrimonial et historique unique, joyau de la*

Vallée de l'Alzou et site idéal pour contempler les étoiles ; révélation de Francis Poulenc saisi devant la statue de la Vierge Noire, missions du projet « Rocamadour – Musique Sacrée », temps forts de l'édition 2024 placée sous le signe de l'Espérance (« devise de Rocamadour »)…, Présentation et explications à propos d'un projet musical unique.

CLASSIQUENEWS : En quoi consiste le projet « Rocamadour – Musique sacrée » ? Comment se manifeste-t-il pendant chaque festival estival ?

Emmeran ROLLIN : Le projet « Rocamadour – musique sacrée » a d'abord été imaginé pour faire vivre l'histoire millénaire de Rocamadour. Un lieu incroyable, unique et qui porte une histoire singulière.

De la préhistoire jusqu'à aujourd'hui, il s'agit d'un lieu qui amène de la beauté. Dans l'histoire récente, c'est la figure de Francis Poulenc qui est lié à Rocamadour. Le 22 août 1936, il vient pour la première fois à Rocamadour. Sa rencontre avec la Vierge Noire de Rocamadour est un choc et il exprime avoir reçu le « coup de poignard de la grâce en plein cœur ». Le soir même il commence l'écriture de sa première œuvre de musique sacrée: les Litanies à la Vierge Noire de Rocamadour. Il reviendra très régulièrement à Rocamadour jusqu'à sa mort et toute sa musique sacrée est liée à cette cité. Notamment le Stabat Mater et les Dialogues des Carmélites.

L'association est créée en 2006 et a pour mission de faire vivre cet esprit si particulier de Rocamadour en déployant toutes les composantes de la musique sacrée. C'est un projet culturel à 360° qui s'est déployé avec l'organisation tout d'abord du Festival de Rocamadour et des activités de formation autour du chant choral, puis le développement d'une saison de concerts, la création de l'Ensemble la Sportelle et

la création du Label Rocamadour. Le défi d'un tel projet est également de l'avoir ancré sur un territoire rural « loin de tout mais proche de tout ».

Pendant le festival, chaque composante du projet « Rocamadour – musique sacrée » se retrouve pendant ces 12 jours. Certains artistes du Label font partie des artistes invités et l'Ensemble la Sportelle se produit au moins une fois.

CLASSIQUENEWS : Quelle est la ligne directrice de l'édition 2024 du Festival ?

Emmeran ROLLIN : Chaque année le festival de Rocamadour a pour ambition de programmer 7 siècles de musique, du chant grégorien à la création contemporaine. Nous souhaitons accueillir des formats divers, des solistes aux grands ensembles ; et enfin de jeunes talents et des artistes internationaux. Nous jumelons également des œuvres connues et des pépites à découvrir. Par exemple, en 2024, nous entendrons les Cantigas de Santa Maria du XIIIème siècle et également une œuvre que nous avons commandée à Thierry Escaich en 2021: Ecce pulchra es. Nous irons du récital de Piano avec David Fray dans les variations Goldberg de Jean-Sébastien Bach à la cinquième symphonie de Beethoven avec Consuelo et Victor Julien-Laferrière. Nous accueillons un jeune organiste italien en résidence Nicola Procaccini et le Tenebrae choir, l'un des plus beaux chœurs au monde. Enfin nous entendrons des grands « tubes » comme le Stabat Mater de Pergolèse avec Bruno de Sa ou le Requiem de Fauré avec l'Ensemble la Sportelle mais aussi la musique à la cour de Suède ou des madrigalistes italiens.

Toute cette richesse est placée sous la thématique de l'Espérance qui est la devise de Rocamadour, l'Espérance ferme comme le roc. Dans un contexte de tension à différentes échelles, il nous a semblé que le festival devait être un lieu

de beauté, un lieu de fraternité et un lieu d'espoir.

CLASSIQUENEWS : Présentez-nous les 2 concerts au pied de la cité (Récita Alagna et Symphonies 5 et 6 de Beethoven)…

Emmeran ROLLIN : La grande scène extérieure de la Vallée de l'Alzou est un lieu unique. Une grande salle à ciel ouvert. Il faut imaginer que les murs sont faits de part et d'autre par les falaises du canyon de l'Alzou. Ce petit ruisseau qui coule au pied de Rocamadour. Le décor de scène, c'est la verticalité de la cité sacrée de Rocamadour illuminée, un décor qui nous amène à l'élévation. Le toit, c'est la voûte étoilée lotoise qui est exceptionnelle puisque nous nous situons dans le triangle noir, l'endroit de France où on voit le mieux les étoiles.

Ce décor incroyable nous permet de développer le répertoire symphonique et les grands orchestres. En 2024, nous avons la joie d'accueillir un récital avec Roberto Alagna en ouverture du festival le 15 août. Grandes œuvres sacrées et grands airs d'Opéra sont au programme avec l'Ave Maria de Schubert ou « Vois ma misère » de Samson et Dalila. Le 16 août, c'est le répertoire symphonique qui sera au rendez-vous avec la 5ème et la 6ème symphonies de Beethoven. Victor Julien-Laferrière et son orchestre Consuelo sont exceptionnels dans ce répertoire. Il est très intéressant de donner les deux en même temps car la composition de la 5ème symphonie fut menée en parallèle avec celle de la 6ème et la première eut lieu durant le même concert.

CLASSIQUENEWS : Quels sont les lieux qui continuent de perpétuer cette ambiance si spécifique au Festival ?

Emmeran ROLLIN : Le festival de Rocamadour, c'est une histoire, c'est un territoire et c'est un patrimoine. Naturel,

bâti et un terroir. L’ambiance du festival c’est avant tout des lieux qui nous élèvent.

La basilique Saint-Sauveur en est le cœur. A flanc de falaise, cette église semi-troglodyte est un lieu très fort et spirituel. C’est un bel écrin pour la musique sacrée en petit effectif. L’abbatiale bénédictine de Souillac, construite au XIIème siècle est un lieu qui permet de proposer les grandes œuvres du répertoire sacré qui nécessite une acoustique large.

Enfin **la Vallée de l’Alzou** est faite pour le répertoire symphonique et les grandes œuvres sacrées comme le Requiem de Verdi que nous avons donné en 2023.

Propos recueillis en mars 2024

Rocamadour © DR Festival de Rocamadour

CRITIQUE, opéra. TOULON, Théâtre Liberté (du 10 au 14 avril 2024). MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. J. Delfs, N. Balducci, V. Bunel… Ted Huffmann / Leonardo Garcia Alarcon.

C'est avec l'un des principaux succès de la mouture 2022 du Festival d'Aix-en-Provence que se poursuit la saison 23/24 de l'**Opéra de Toulon**, toujours hors les murs et s'expatriant (pour ce spectacle) au **Théâtre Liberté** (à deux encablure du bâtiment "historique"), une production du ***Couronnement de Poppée*** de **Claudio Monteverdi** signée par le metteur en scène new-yorkais **Ted Huffman**. On y retrouve la scénographie spartiate de **Johannes Schütz**, qui se distingue avant tout par cet énorme tube – moitié noir moitié blanc – qui reste suspendu au-dessus des protagonistes la soirée durant, comme un symbole de dualité entre le bien et le mal tout autant que leur fatal destin. Mais surtout Ted Huffman fait du vrai théâtre en musique, crée des personnages de chair et de sang,

travaillés par l’ambition, et soumis à l’impitoyable dictature de leurs pulsions. Le physique des chanteurs permet de les dénuder et de faire parler leurs corps, à l’instar de la scène “trioliste” entre Poppée, Néron et Lucain, quand le duo final s’avère également d’un rare érotisme, et les deux principaux protagonistes échangent de frais baisers fougueux et passionnés.

Entièrement renouvelée par rapport aux représentations aixoises (hormis le Licteur, très bien chantant, de **Yannis François**), la distribution se montre du même haut niveau. A commencer par le contre-ténor italien **Nicolo Balducci** qui compose un Néron névrotique et sadique, avec un regard et une expression inquiétants, et qui convainc sans réserve autant par le jeu, très vif, que par le chant, d’une exceptionnelle projection. Si la soprano allemande **Jasmin Delfs** peut paraître

un peu douce et sincère pour incarner la manipulatrice et carnassière Poppea, comment ne pas fondre devant la beauté de la voix et la musicalité sans faille de l'artiste. De son côté, la mezzo **Victoire Bunel** bouleverse en Ottavia, avec une intensité dans l'accent qui fait passer le frisson. Par la stature, la noblesse d'un grain profond et velouté, le sérieux inaltérable, le baryton-basse britannique **Ossian Huskinson** est d'emblée Seneca, avec des vocalises qui coulent de source ! Quant au jeune contre-ténor français Paul Figuier, il apporte beaucoup de relief au personnage d'Ottone, et il impressionne par une puissance vocale inhabituelle pour sa tessiture, en plus de sa remarquable présence scénique.Las, appelé à remplacer un collègue défaillant (Joel Williams), le ténor australien **John Heuzenroeder** (membre de la troupe du Köln Oper) chante faux et ne compense pas par ses qualités scéniques, car il n'est guère drôle dans les rôles pourtant en or des deux Nourrices (Arnalta et Nutrice). La soprano suisse (d'origine sicilienne) **Laurène Paterno** est une Drusilla délicieusement fruitée et le sort qui lui est réservé n'en paraît que plus cruel. Mentionnons également la révélation que constitue L'Amore de la jeune et talentueuse soprano toulousaine **Juliette Mey** (Lauréate dans la catégorie "Révélation artiste lyrique de l'année" aux dernières Victoires de la Musique Classique), dorée des pieds à la tête et omniprésente ici, tandis que le Lucain de **Luca Bernard** et le Liberto de **Sahy Ratia** n'appellent aucun reproche.

Dernier et principal bonheur de la soirée, le chef argentin **Leonardo Garcia Alarcon** (déjà en fosse à Aix) qui – à la tête de son excellente **Capella Mediterranea** – offre une lecture ample et charnue, souple, nerveuse et richement colorée de la magnifique partition de Monteverdi.

CRITIQUE, opéra. TOULON, Théâtre Liberté (du 10 au 14 avril 2024). MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. J. Delfs, N. Balducci, V. Bunel… Ted Huffmann / Leonardo Garcia Alarcon. Photos (c) Frédéric Stephan.

VIDEO : Elsa Benoit et Jake Arditi interprètent « *Pur ti miro* » dans la production aixoise de Ted Huffman du *Couronnement de Poppée* de Monteverdi

---

CRITIQUE, danse. AIX-EN-PROVENCE, Le Pavillon Noir, le 12 avril 2024. « S 62° 58′, W 60° 39′ » par la Compagnie PEEPING TOM

Le 12 avril 2024, le Pavillon Noir d'Aix-en-Provence a accueilli l'une de ces soirées dont on sort transformé. La compagnie belge *Peeping Tom* y présentait sa nouvelle création, *S 62° 58′, W 60° 39′*, et le moins que l'on puisse dire, c'est que le collectif n'a pas déçu. Ce spectacle est une

plongée vertigineuse dans les abysses de la création artistique, un jeu de miroirs fascinant entre théâtre et réalité.

Le plateau du *Pavillon Noir* se métamorphose en un décor hyperréaliste à couper le souffle : un voilier, prisonnier des glaces éternelles de l'Antarctique, à l'exacte localisation qui donne son titre à l'œuvre. Cette maîtrise scénographique, signature de la compagnie, installe une atmosphère glaciale et oppressante, propice à l'émergence de l'indicible. Un drame semble se nouer, l'équipage luttant pour sa survie dans un univers où le froid est autant physique que métaphorique.

Pourtant, c'est là que réside le génie de *Peeping Tom*. Alors que l'émotion menace de submerger le public, un cri, une révolte, brise l'illusion : l'acteur, joué par l'impressionnant **Romeu Runa**, s'adresse frontalement à son metteur en scène, **Franck Chartier,** dont la voix résonne en *off* comme celle d'un dieu omnipotent mais faillible. Le voilà qui l'accuse de piller sa propre vie, ses propres traumatismes, pour nourrir une œuvre qui devient pesante. Cette rupture, ce « *théâtre dans le théâtre* », est un véritable électrochoc.

Nous ne sommes plus spectateurs d’un naufrage, mais de la répétition d’un naufrage. La mise en abyme est totale et vertigineuse.

La pièce se transforme alors en une joute oratoire et physique d’une rare intensité. Les interprètes, **Marie Gyselbrecht** en tête, se rebellent à leur tour contre le metteur en scène invisible. Ils lui reprochent ses personnages féminins souvent victimes, l’empreinte écologique de ses décors somptueux, ou encore la répétition de ses thèmes de prédilection. *S 62° 58´, W 60° 39´* devient le récit poignant et parfois hilarant des doutes d’un artiste en crise, qui se demande si son regard, celui d’un homme de 56 ans, est encore pertinent, et si son art, si personnel, n’a pas fait fausse route. Cette introspection, d’une honnêteté brute, est un cadeau fait au spectateur.

Mais *Peeping Tom* ne serait pas ce qu’elle est sans sa dimension purement charnelle et spectaculaire. Après cette tempête de mots, c’est à un solo final de **Romeu Runa**, magistral et libérateur, que l’on assiste. Pendant une vingtaine de minutes, le performeur, tel un funambule de l’âme, mêle son corps, ses émotions et ses pensées dans une explosion théâtrale et physique de tous les instants. Il brise le quatrième mur, interpelle le public, et offre un moment de théâtre total, d’une puissance cathartique rare, confirmant si besoin était l’incroyable virtuosité des artistes de la compagnie.

Pour qui a eu la chance de voir *Peeping Tom* au *Pavillon Noir* en 2022 avec *Kind*, troisième volet de la trilogie familiale, le choc est tout aussi grand. Là où *Kind* explorait la transmission de la violence dans les méandres d'une forêt sombre, cette nouvelle création plonge dans les eaux glacées d'une crise existentielle artistique. Le *Pavillon Noir*, avec sa scène magnifique et son acoustique parfaite, offre un écrin idéal à ces œuvres puissantes, prouvant son rôle essentiel dans le paysage chorégraphique français en accueillant une compagnie qui ne cesse de réinventer les codes du spectacle vivant.

S 62° 58´, W 60° 39´ est une œuvre totale, intelligente, drôle et déchirante, qui nous interroge sur notre rapport à l'art et à ceux qui le créent. Un grand cru de *Peeping Tom…* une fois de plus !

CRITIQUE, danse. AIX-EN-PROVENCE, Le Pavillon Noir, le 12 avril 2024. « S 62° 58′, W 60° 39′ » par la Compagnie PEEPING TOM. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, opéra. MONACO, Opéra de Monte-Carlo, le 7 avril 2024. Pasticcio « Their Master’s Voice ». C.Bartoli, J. Malkovich, P. Mathmann, Les Musiciens du Prince, Gianluca Capuano (direction).

Spectacle lyrique au carrefour des disciplines (et des genres), « *Their Master’s Voice* » couronne et conclut avec délices et cohérence la déjà 2ème saison de Cecilia Bartoli comme directrice artistique de l’Opéra de Monte-Carlo. La production cultive comme un emblème personnel ce goût particulier des voix de castrats. On se souvient de ses albums ciselés comme des hommages aux voix divines, à la fois masculines et féminines. Le concours de l’acteur John Malkovich en *divo* hier adulé (un certain Jeffrey Himmelhoch), aujourd’hui sur la brèche, un rien aigri et jaloux, ajoute à la séduction du spectacle, entre théâtre et opéra.

Complices, Cecilia Bartoli et John

Malkovich s’accordent pour un vibrant hommage à Farinelli

Sur un texte et dans une mise en scène de **Michael Sturminger**, les airs empruntés à Haendel, Pergolesi, Vivaldi… sont enchaînés à la façon d’un *pasticcio* – il est surtout question de créatures fascinantes, celles des castrats napolitains dont surtout le plus célèbre demeure **Carlo Broschi,** alias Farinelli, élève et pur produit de **Nicola Porpora**. S’y glissent quelques références aux débats actuels, liés au *wokisme* envahissant et aux ravages de la *cancel culture*, lesquels ont fini par museler toute liberté de pensée et de paroles, ainsi que le souligne le vieux *divo* Jeffrey, plutôt pertinent pour le coup.

Le *divo* à la fois fantasque et capricieux célèbre la légende Farinelli ; il fait travailler un jeune sopraniste, ici le jeune chanteur allemand **Philipp Mathmann,** voix claire et angélique, cependant qu’une metteuse en scène Rosie Blackwell (jouée par **Emily Cox**) tente d’adoucir un Malkovitch jamais satisfait, et qui reste en quête d’une « vraie » chanteuse,

capable d'aigus lumineux comme de graves ténébreux.

La recherche trouve son terme quand une inconnue, en fait la femme de ménage du lieu (hommage à Anna Netrebko, qui balaya les couloirs du mythique Théâtre Mariinsky avant d'en devenir la plus grande star…) passe une audition et chante la sublime et si subtile prière « *Gelido in ogni vena* », extrait de *Farnace* de Vivaldi. Longueur du souffle, justesse et finesse du style, couleurs et nuances des sentiments finement exprimés : Cecilia Bartoli se dévoile dans la maîtrise expressive qui fait sa légende. Evidemment la chanteuse est de suite embauchée, contentant un Malkovitch à présent aux anges… La *diva* ainsi adoubée incarne tour à tour le compositeur et mentor Porpora, la mère de Farinelli, Farinelli lui-même.

C'est un festival d'airs qui malgré la diversité, touche par la profondeur et la sincérité du chant. **Cecilia Bartoli** y retrouve son cher Agostino Steffani (dont elle a contribué à rétablir la place et la juste estimation) : « *Amami, e vederai* » ; nouvel acte amoureux et voluptueux avec « *Sol da te, mio dolce amore* » extrait d'*Orlando Furioso* de Vivaldi, accompagnée par la flûte virtuose de **Jean-Marc Goujon**. Sans omettre les *piani* filés, murmurés de la plainte « *Ah me ! Too late I now repent* » (Haendel, *Semele),* là aussi d'une sensibilité irrésistible. Plus intimiste et intérieur, voire langoureux, le choix des airs cultive l'affect et l'épanchement nuancé, plutôt que la pure virtuosité.

Souveraine en son royaume, car le spectacle a été taillé pour sa voix et son charisme allusif, la diva éblouit sur les planches monégasques, d'autant plus qu'elle peut compter sur la plasticité ténue, nuancée des **Musiciens du Prince**, très finement dirigés par **Gianluca Capuano**. Et aussi sur l'engagement et la complicité des **Chœurs de l'Opéra de Monte-**

Carlo (dirigés par **Stefano Visconti**), vifs et fins, très habilement exposés dans un spectacle qui a visiblement pris soin de les associer : les choeurs de Pergolèse (« *Confitebor tibi domine* » tiré de son *Stabat Mater)* ou de Haendel (« *How dark, O Lord, are thy decrees* » tiré de *Jephta*) resplendissent dans l'urgence et un faste choral lui aussi délectable. A noter aussi ses duos avec le jeune sopraniste **Philipp Mathmann**, dans deux airs où les voix fusionnent : « *Destero dall'empia* » (Haendel, *Armadigi di Gaula,* 1715), et surtout « Quando corpus morietur » (également tiré du *Stabat Mater* de Pergolèse) où frottent et s'accordent les deux timbres, avec quelques incertitudes pour la jeune recrue, à qui l'on pardonne volontiers tant sa seule présence et son intensité vocale ressuscitent la fragilité des *divi* napolitains.

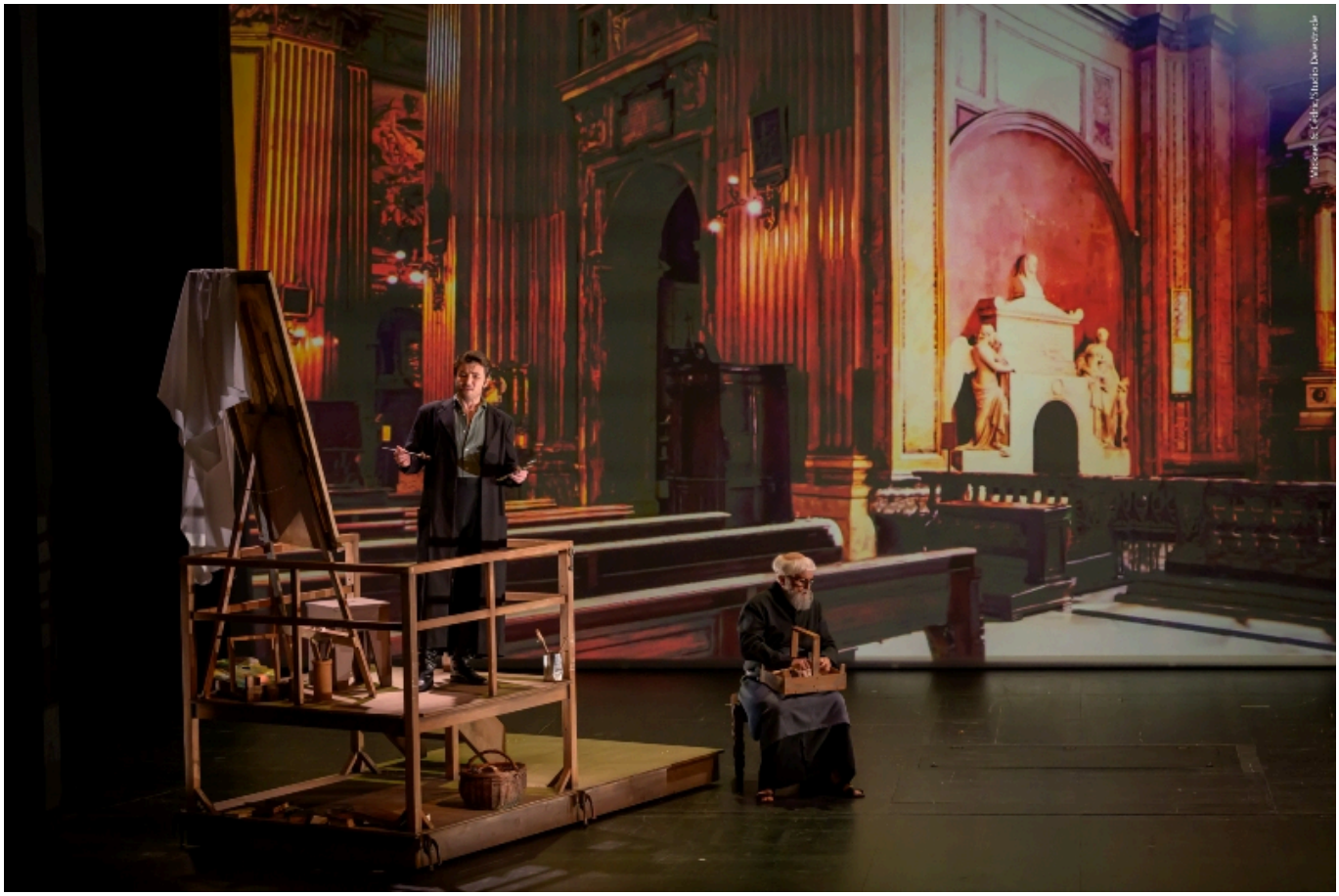
Comme une conclusion inespérée, Bartoli et Malkovitch achèvent en duo, leur hommage aux castrats par une exécution de *« Pur ti miro »,* l'air final de « *L'Incoronazione di Poppea* » de Monteverdi (1643), seul moment où l'on entendra la voix « chantée » de la *star* américaine – qui ne fera pas carrière, surtout à 70 ans passés, dans le chant lyrique…

CRITIQUE, opéra. MONACO, Opéra de Monte-Carlo, le 7 avril 2024. Pasticcio « Their Master's Voices ». C.Bartoli, J. Malkovich, P. Mathmann / Les Musiciens du Prince, Gianluca Capuano (direction). Photos (c) Marco Borelli.

CRITIQUE, opéra. AVIGNON, Opéra Grand Avignon (du 5 au 9 avril 2024). PUCCINI : Tosca. B. Haveman, S. Guèze, A. Heyboer… Jean-Claude Berruti / Federico Santi.

Il en va de ***Tosca*** comme de la *Traviata* ou de *Carmen* : éternellement jeunes, ce sont des amies de longue date dont on croit connaître tous les secrets, et que l'on retrouve toujours avec bonheur comme avec appréhension. La surabondance de propositions est loin d'en avoir épuisé la richesse. Une nouvelle preuve nous en est donnée avec la production que signe **Jean-Claude Berruti** pour l'**Opéra Grand Avignon**, après avoir été étrennée en 2022 au Théâtre de Trèves (Theater

Trier), maison coproductrice du spectacle. Plus que beaucoup d'ouvrages véristes, l'efficace drame de Sardou se prête à la caricature expressionniste et au Grand-Guignol, mais rien de tout cela ici, avec un refus assumé de transposer ou d'actualiser l'intrigue, en même temps qu'une volonté de dépasser l'anecdote pour concentrer toute l'attention sur les principaux acteurs, broyés tour à tour par le drame.



Grâce à de superbes vidéos dues à **Julien Soulien**, les trois lieux où se joue l'action sont respectés, une vidéo mouvante qui laisse entrevoir l'Église Sant'Andrea della Valle comme la pièce principale du Palazzo Farnese sous toutes ses coutures, tandis que les costumes conçus par **Jeanny Kratochwil** respectent l'ère napoléonienne, et s'avèrent de très belle facture. La scénographie (de **Rudy Sabounghi**) passe un peu à la trappe devant l'utilisation de la vidé -, sans jeu de mot

puisque la direction d'acteurs, très discrète aussi, se résume un peu à l'utilisation d'une trappe qui sert à la fois de cachette (à la place de la chapelle familiale des Attavanti), de pièce de torture ou encore d'entrée et de sortie de la cellule de Mario au Castel Sant'Angelo.

Dans le rôle-titre, la soprano hollandaise **Barbara Haveman** offre en Tosca un portrait vocal riche, mêlant en un bel équilibre, souci du phrasé, *legato* et *mezza voce*, tout en ne sacrifiant jamais la musicalité, avec des accents qui savent se faire impérieux, autoritaires, justement dramatiques. La voix, dans ce rôle, fait valoir ses assises, son ampleur, ses couleurs. Quant à l'actrice, elle se montre hors pair, trouvant dans cette héroïne hautement dramatique l'un de ses meilleurs emplois.

Côte masculin, le baryton brivadois **André Heyboer** est Scarpia, personnage central du drame. Si la première apparition du détestable tyran et prédateur manque un peu de noirceur et de brutalité, celle-ci – et la violence érotique de l'homme du monde – s'affirmeront, vocalement et dramatiquement, avec plus d'impact par la suite. La voix est solide, tranchante comme insinuante, bien timbrée. Le Mario Cavaradossi qu'incarne, pour la première fois, le ténor ardéchois **Sébastien Guèze** confirme toutes les qualités de ce chanteur que l'on suit depuis ses débuts, il y a bientôt quinze ans maintenant. L'émission est généreuse, colorée, et le personnage est convaincant, de sa passion pour Tosca, de son engagement républicain (ses tonitruants "*Vittoria ! vittoria !*" à l'annonce de la victoire de Bonaparte), de sa vaillance héroïque jusqu'au sacrifice de sa vie. L'animation des premiers dialogues, puis le "*Recondita armonia*", son premier air attendu, sont autant de bonheurs. Mais c'est encore dans le lamento de la lettre qu'il écrit avant son exécution, "*E lucevan le stelle*", que l'émotion nous étreint le plus, *bravo* à lui ! Quant aux *comprimari*, à commencer par le truculent Sacristain de **Jean-Marc Salzmann** et le solide Angelotti d'**Ugo**

Rabec, n’appellent aucun reproche.

En fosse, le chef italien **Federico Santi** est une belle découverte. Nerveuse, contrastée à souhait, lyrique sans jamais être sirupeuse, bien articulée, sa direction fait merveille. L’**Orchestre National Avignon-Provence**, le **Chœur** et la **Maîtrise de l’Opéra Grand Avignon**, ne font qu’un pour donner le meilleur d’eux-mêmes. La richesse d’écriture, l’orchestration somptueuse de la partition sont mises en valeur par la lecture qui en est donnée : de la poésie, de la tendresse, mais aussi de l’animation, des tensions qui s’exacerbent, des progressions conduites de main de maître, tout est là. Et c’est bien naturellement que le public provençal, d’un enthousiasme rare, ovationne longuement tous les acteurs de cette incontestable réussite !

CRITIQUE, opéra. AVIGNON, Opéra Grand Avignon (du 5 au 9 avril 2024). PUCCINI : Tosca. B. Haveman, S. Guèze, A. Heyboer… Jean-Claude Berruti / Federico Santi.

VIDEO : Sébastien Guèze interprète « E lucevan le stelle » en récital avec piano

---

CRITIQUE, festival. MONACO, 40ème Printemps des Arts de Monte-Carlo (Auditorium Rainier III), le 6 avril 2024. MAHLER : Le Chant de la Terre. Pene Pati, Marie-Nicole Lemieux, Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Kazuki Yamada

(direction).

C’est sur deux concerts d’exception que s’est clôturé la **40ème édition du Printemps des Arts de Monte-Carlo**, dirigé depuis trois ans par le compositeur français **Bruno Mantovani**. Pour cette troisième année, il s’explique : *“Après l’Arménie et les États-Unis, et face la crise climatique et au renouveau d’une forme d’écologie extrêmement concrète, j’ai également voulu rendre hommage au monde tout entier et ai pensé que le moment était venu de voir comment les musiciens et les artistes se positionnent par rapport à ces questions”.* Et c’est le “***Chant de la Terre***” (*Das Lied von der Erde*) de **Gustav Mahler** qui a été retenu comme axe de sa 3ème programmation. Et après la création d’un “nouveau” *Chant de la Terre* composé par Laurent Cuniot (que nous avons entendu/vu quelques jours après sa création monégasque, à l’Opéra de Massy), et la version (chambriste) avec piano de Reinbert de Leeuw (2019) du chef d’oeuvre de compositeur autrichien, c’est bien logiquement “la version originale” qui était mise à l’affiche pour le WE de clôture de la manifestation monégasque, à l’**Auditorium Rainier III**, siège de l’**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**, bien évidemment dirigé par son directeur musical **Kazuki Yamada**, et avec comme solistes rien moins que **Marie-Nicole Lemieux** et **Pene Pati** !

Elaboré à partir de sept poèmes chinois du VIIe au IXe siècles de notre ère découverts dans le recueil *La Flûte chinoise* de Hans Bethge, *Le Chant de la terre* est une véritable symphonie de *Lieder* pour alto, ténor et orchestre – où Mahler évoque la condition humaine oscillant entre héroïsme et intimité :

l’extase et le désespoir, la solitude et la nature, la jeunesse et la beauté, le printemps et enfin l’adieu à l’ami qui s’achève dans un murmure sur le mot “*Ewig*” (“Pour l’éternité”) répété sept fois…

Entouré de ces deux chanteurs d’exception que sont Lemieux et Pati, que l’on ne présente plus, **Kazuki Yamada** nous donne à entendre une interprétation chargée d’émotion et, en mahlérien convaincu, conduit ses troupes avec toute l’énergie, le dynamisme et l’élan que requiert la partition, avec également le sentiment d’accéder à l’inexprimable. Les solistes ne sont pas en reste dans cette réussite qui joue avec les sens : le ténor samoan possède une santé vocale éblouissante, avec une voix claire mais puissamment projetée, et un des plus beau timbre de ténor du moment, tandis que “la” Lemieux se montre capable d’apprivoiser un chant luxuriant et généreux accoutumé à Wagner, Verdi et Strauss, pour atteindre une *mezza voce* qu’elle conduit peu à peu aux limites du silence pour atteindre cette dimension d’éternité dans “*L’Adieu*” (*der Abschied*) conclusif que Mahler, pourtant chef d’orchestre hors pair, pensait impossible à diriger. Les longues secondes de silence qui suivent les derniers accords en disent long sur l’émotion qui étreint alors la gorge des auditeurs monégasques, mais c’est pour mieux laisser éclater la joie ensuite, et les rappels s’enchaînent ensuite les uns après les autres !

Mentionnons, en première partie, une exécution de la rare et très belle ***Musique pour violon et orchestre***, op.4 du compositeur allemand **Rudi Stephan** (1887-1915). **David Lefèvre**, violon solo supersoliste de l’OMPC (depuis 1999 !) offre – de cet ouvrage qui possède vraiment un éclat et un souffle

cinématographique – une lecture profonde et radieuse grâce à un jeu d'une irréprochable justesse d'expression. De son côté, Kazuki Yamada tire beaucoup, mais sans en rajouter, de l'orchestration pleine et colorée de cette œuvre particulièrement généreuse, qui mériterait de figurer plus souvent à l'affiche des salles de concert.

_____

CRITIQUE, festival. 40ème Printemps des Arts de Monte-Carlo (Salle Rainier III), le 6 avril 2024. MAHLER : Le Chant de la Terre. Pene Pati, Marie-Nicole Lemieux, Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Kazuki Yamada (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Hartmunt Haenchen dirige "*Le Chant de la Terre*" de Mahler au Festival de Saint-Denis

---

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, 11ème Festival de Pâques (Grand-Théâtre de Provence), les 4 & 5 avril

2024. “Messe en Si” de J. S. BACH par Pygmalion/Pichon (le 4), WAGNER/STRAUSS par l’Orchestre de l’Opéra national de Paris dirigé par Daniele Gatti (le 5).

Après un 10ème anniversaire célébré en grandes pompes l’an passé, la onzième édition apparaît encore plus éblouissante et fastueuse, avec une myriades de solistes prestigieux et de phalanges internationales, ce dont nous avons été directement témoins les trois jours où nous sommes restés au Festival de Pâques d’Aix-en-Provence, mais il faut ici saluer l’incroyable générosité de la grande bienfaitrice de la musique de notre temps, Mme Aline Foriel-Destezet, qui finançait généreusement les deux soirées dont nous rendons compte ici – et sans laquelle les acteurs de la musique classique en France auraient bien (plus) de difficultés à investir les salles de concert hexagonales, au moment où les pouvoirs publics se désengagent un peu partout en France…

Après une soirée où la magicienne du piano Elisabeth Leonskaja avait envoûté le public du Grand-Théâtre de Provence, la veille, c'est à un autre moment de grâce auquel nous avons eu la chance d'assister avec une mirifique exécution de ce monument de la musique sacrée qu'est la ***Messe en Si*** de **J. S. Bach**, interprétée par **Raphaël Pichon** à la tête de son ensemble (choral et instrumental) **Pygmalion**. Le public, durant pratiquement deux heures va être plongé comme jamais dans cette œuvre. Les interprètes sont groupés pour les pièces grandioses, qui font appel aux trois trompettes et aux timbales, le tout assorti d'éclairages judicieux et appropriés. L'auditeur est ainsi enveloppé par l'enchevêtrement des lignes sonores, immergé dans la musique. L'effet dramatique, la lisibilité sont amplifiés, magnifiés par cette réalisation. Le public, qui a répondu nombreux à l'appel de ce chef d'oeuvre absolu de la musique, se signale par sa ferveur. Les ovations finales, longues et soutenues

témoignent du bonheur ressenti après le “*Dona nobis pacem*.”

Le cri initial “*Kyrie*” suivi de sa supplique fuguée, d’une force expressive peu commune, nous prennent à bras le corps. À aucun moment de ces deux heures la tension ne se relâchera. Après la force de ce triple “*Kyrie*” qui ouvre l’ouvrage, les suppliques de la fugue qu’initient les ténors sont poignantes, chaque partie étant modelée de manière à faire circuler le sujet, avec un orchestre bien articulé, qui avance. Les deux solistes du “Christe eleison” dialoguent avec les violons et le continuo. L’*alla breve* du second “*Kyrie*” fugué, est puissant, grave, avec des pupitres très homogènes. Et quand éclate le “*Gloria*”, lumineux, avec ses trois trompettes et timbales, la jubilation est manifeste, jusqu’à le ”*Et in terra pax*”, retenu, confié aux solistes. Après le puissant “Credo”, signalons le “*Crucifixus*”, poignant, sinistre, mais déchiré par le rayonnant et flamboyant “*Et resurrexit*”. La poursuite de la description des numéros risquerait d’être fastidieuse. De la joie du « *Laudamus te*”, du recueillement du “*Qui tollis*” à l’enthousiasme du “*Cum Sancto Spiritu*”, toutes les expressions sont remarquablement illustrées.

Du praticable érigé au centre du parterre du Grand-Théâtre de Provence, **Raphaël Pichon** insuffle à son **Ensemble Pygmalion** l’énergie et le souffle qui parcourt le chef-d’œuvre de Bach, sans omettre la plénitude, la ferveur et l’enthousiasme. Autant de qualités qui vont gouverner l’organisation. Le relief, les accents, l’énergie, la dynamique, la grandeur, le charme, la contemplation mystique rayonnent comme jamais : on est emporté, ébloui, admiratif. Le nombre des choristes outrepasse de beaucoup les effectifs restreints généralement adoptés depuis Rifkin. Le Choeur, puissant et agile, se prête idéalement au jeu polyphonique comme aux affirmations vigoureuses. Malgré des tempi parfois très rapides, aucun décalage n’est à déplorer ; les vocalises conservent leur précision et leur fluidité. C’est admirable.

Les solistes, instrumentaux et vocaux sont d'excellence. Les timbres se marient idéalement. Ying Fang, initialement prévue, est remplacée par **Maïlys de Villoutreys**, à la voix lumineuse et agile. La mezzo écossaise **Beth Taylor** rayonne comme jamais, avec une plénitude et une souplesse réjouissantes. Le contre-ténor franco-britannique **William Shelton** nous vaut un "*Qui tollis*" et, surtout, un "*Agnus Dei*" absolument sublimes. Ni le ténor irlandais **Robin Tritschler** (pour Emialiano Gonzalez-Toro initialement annoncé), ni la basse allemande **Christian Immler** ne déméritent, loin s'en faut… L'**Ensemble Pygmalion** est éblouissante d'homogénénité et de virtuosité. Chacun mériterait d'être cité, c'est un constant régal, et au final une soirée comme l'on en compte peu, par sa force expressive, sa beauté lumineuse et son message spirituel, auquel agnostiques comme croyants ne peuvent qu'être sensibles !

Le lendemain, toujours en présence de Mme Foriel-Destezet, place à une phalange plus fournie encore, avec l'**Orchestre de l'Opéra National de Paris** en grande formation et occupant tout l'espace du vaste plateau au GTP, dirigée ici par l'ancien directeur musical de l'Orchestre National de France, le chef italien **Daniele Gatti**, pour une exécution de la *Suite symphonique* du "***Crépuscule des Dieux***" de **Richard Wagner** suivie par "***Une vie de héros***" de **Richard Strauss**.

Dans le premier ouvrage, notamment dans la célébrissime "*Marche funèbre*", les timbales sont crépusculaires, les huit contrebasses ronflent, les cuivres – et notamment les quatre cors et les quatre *Wagner-Tuben* inventés à l'époque pour l'occasion – distillent une grandeur hiératique sans jamais tomber dans la moindre sécheresse ou éclat vulgaire. **Daniele Gatti** joue au contraire sur la fluidité entre les pupitres – tel ce passage où interviennent le cor anglais, la clarinette et le hautbois, toujours aussi magique… – et sur l'homogénéité de chaque extrait, sans jamais là non plus sacrifier au grandiloquent.

En seconde partie, c'est un ouvrage "intégral" que le public très international du Festival de Pâques d'Aix-en-Provence peut entendre : le poème symphonique "*Une Vie de héros*" de Richard Strauss. Œuvre de jeunesse écrite juste après le célèbre "*Don Quichotte*", la critique écrivit à l'époque que cette vie de héros pouvait bien être celle du compositeur lui-même. On y reconnait le style habituel du maître, finalement à l'écart de quelque influence extérieure, marqué par de grands contrastes dynamiques, une harmonie audacieuse, parfois d'un désordre feint, mais très efficace au niveau de l'impact. Dans ce déluge sonore parfois très invasif, quelques moments de pure grâce sont portés par le violon solo qui évoque Pauline, l'épouse du héros, ici délivré avec *maestria* par le violon solo de **Frédérique Laroque**, qui instille beaucoup de finesse à ces instants d'exception. Et entendre les accords finaux avec une telle précision d'intonation, qui plus est dans un

magnifique *decrescendo*, est un plaisir rare qui démontre le niveau exceptionnel de cet orchestre qui mérite vraiment d'être entendu hors de son répertoire lyrique habituel.

Les applaudissements offerts à l'orchestre parisien, au violon solo et à Daniele Gatti ont démontré la réussite musicale de cette soirée, encore une fois, due à la générosité d'une mécène dont la France manque cruellement par rapport à nos voisins suisses et à ce qui est monnaie courante outre-atlantique…

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, 11ème festival de Pâques (Grand-Théâtre de Provence), les 4 & 5 avril 2024. "Messe en Si" de J. S. BACH par Pygmalion/PIchon (le 4), WAGNER/STRAUSS par l'Orchestre de l'Opéra national de Paris dirigé par Daniele Gatti (le 5). Photos (c) Caroline Doutre.

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, 11ème festival de Pâques, Grand-Théâtre de Provence, le 3 avril 2024. SCHUBERT : Sonates D. 850 & D. 960. Elisabeth Leonskaja (piano).

Après un dixième anniversaire célébré en grandes pompes, la onzième éditions apparaît encore plus éblouissante et fastueuse que la précédente, avec une myriades de solistes prestigieux et de phalanges internationales, ce dont nous avons été directement témoins les trois jours où nous sommes restés à cette 11ème édition du Festival de Pâques d'Aix-en-Provence.

Le premier soir, c'est une légende du piano que le duo **Renaud Capuçon / Dominique Bluzet**, les co-directeurs de la

manifestation provençale, invitait l'immense pianiste russo-autrichienne **Elisabeth Leonskaja** (née en 1945 à Tbilissi en Géorgie). Avançant à pas décidés vers son Steinway, et à peine assise, qu'elle se met à jouer avec l'énergie et la conviction qu'on lui connaît. Elle débute par la ***Sonate* D. 850** (dite "Gasteiner"), se montrant d'emblée toujours aussi souveraine quand il s'agit de mettre en valeur l'essentiel d'une architecture musicale. Tout au long de ces divines longueurs (il y en aura quelques-unes dans ce double parcours de 45 minutes chacun, même les schubertiens enthousiastes dont nous faisons partie ne pourront le nier…), on pourra admirer à l'envi ce sens inné des équilibres, ce balisage de l'écoute par des repères clairement audibles, cette dramatisation parfois saisissantes des moments forts et aussi cet aplanissement intentionnel de passages d'un moindre intérêt stratégique. Ici le piano, en tant qu'instrument de démonstration technique, se ferait presque oublier, s'effaçant devant le seul discours musical, une espèce de grande arche qui va du début à la fin de chaque mouvement, se tend dès les toutes premières notes pour ne plus nous lâcher jusqu'au dernier accord. Première immense émotion…

En abordant la dernière ***Sonate* D. 960**, la seconde partie de soirée prend nécessairement une tonalité méditative et plus sombre. Composée au cours des derniers mois de la vie du compositeur (au même moment que les deux qui la précède, les *Sonates* D. 958 et D. 959), après la mort libératrice de son maître à penser que fut Beethoven, ces œuvres ultimes ont *de facto* des allures de testament. Et c'est justement le recueillement qui prime dans le jeu d'**Elisabeth Leonskaja**. Son interprétation fait apercevoir les regrets de l'existence aussi bien que les quelques moments de douceur encore récoltés mais vite estompés. Cet incessant aller-retour entre la conviction de la fin et une pulsion de vie incessante des deux *Sonates* D.958 et D.959 laisse dans la dernière de plus en plus la place à la résignation face au destin et à son accomplissement funèbre. Sous ses doigts, l'*Andante* chante

éperdument. Bouleversant de pudeur, Leonskaja semble dialoguer avec l'inframonde et le monde des Cieux. Le *Scherzo* et l'*Allegro ma non troppo* final nous ramènent à la vie, avec cette tendresse, ce lyrisme, cet élan vital que l'on admire depuis le début, et lorsque la dernière note s'éteint, personne dans la salle n'ose rompre l'enchantement en applaudissant, et ces longues secondes de recueillement et d'admiration mêlés sont comme un moment d'éternité. Mais un enthousiasme qui ne peut plus se contenir plus longtemps finit par rompre le charme, et ce sont deux *bis* qu'elle accordera à son public, abordant un autre univers de prédilection de cette grande Dame du piano, celui de **Claude Debussy**, avec un *Feux d'artifices* éblouissant de virtuosité puis *La plus que lente*, qui ne manque pas de toucher en plein coeur par sa délicatesse, sa fluidité et son mystère. Nouveau moment d'éternité…

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, 11ème festival de Pâques, Grand-Théâtre de Provence, le 3 avril 2024. SCHUBERT : Sonates D. 850 & D. 960. Elisabeth Leonskaja (piano). Photos (c) Caroline Doutre.

VIDEO : Elisabeth Leonskaja interprète l'*Andantino* de la Sonate D.959 de Franz Schubert